

Intervention



Séquence 0 Générique 123456789

Pierre A. Larocque

Number 18, March 1983

Topo Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57381ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Larocque, P. A. (1983). Séquence 0 : générique 123456789. *Intervention*, (18), 8-9.

Séquence 0

GÉNÉRIQUE

1 2 3 4 5 6 7 8 9

«Bref, par des numéros une mise en ruine.» Ricardou

(Samedi 4 septembre, 266 Rachel est, Snack-bar Chez José, de 21 heures à 4 heures du matin, Montréal.)

Dans un restaurant banal, blafard, éclairé au néon, clos, trois serveuses: une en blanc, de dos, lave le plancher; derrière le comptoir, en rose, une seconde (comme un double de la première) immobilisée; une troisième en bleu regarde à travers la vitrine séparée en trois zones par des acétates rouge ou bleu et au centre par un store vénitien qui permettra de découper l'image en bandes.

Le restaurant s'ouvre, les spectateurs stationnés dehors y pénètrent: bruits d'autos qui freinent 100 fois, bruits de restaurant qui reviennent envahissants, emmêlés à The friends of Mr. Cairo démonté/remonté. On sert des pâtes roses, vertes, bleues, des crèmes glacées et des breuvages de mêmes teintes. Actions mécanisées qui ralentissent, bloquent longuement, se répètent avec insistance, reviennent en arrière... Progressivement, à travers ces personnages quotidiens, apparaîtront des personnages plus fictifs: au comptoir, apparu comme par magie: Tarzan-punk; une actrice, sous son manteau de phoque noir usé sort des toilettes; un voyageur anonyme (l'air d'un acteur de cinéma), sa valise à la main, entre, s'assoit.

Bande sonore: bruits de restaurant, chansons de juke-box, bruits de vaisselle cassée, tigre qui hurle (comme au début des films), bébé qui pleure (dans le ventre de la mère déjà?) — thèmes musicaux illustrant les personnages, qui les doublent et les parodient: inter-production.

La serveuse blanche se retourne: c'est un homme, l'actrice est une folle que trahit son pyjama vert d'hôpital et qu'elle ouvre et ferme mécaniquement en une scène de séduction interminable. Tarzan téléphone: police? drogue?... Les spectateurs sont figurants dans ce qui ressemble au tournage d'un film, devenus subitement personnages pour les autres (spectateurs) qui les regardent à travers la vitrine, du dehors. À la télévision apparaît (tournage vidéo en direct) des gros plans du **drame** véritable: crème glacée qui fond, spaghetti bleu taché de sauce rouge, napperon de papier (programme) sali... Les serveuses s'arrêtent, lisent des photos-romans: Halte dans la nuit, Rêve d'amour... Des X noirs marquent des emplacements ambigus (trois: la place du voyageur, de dos près de la vitrine; celle de l'actrice, à la première table près des toilettes; celle du jeune Tarzan-punk au comptoir) et un plus massif au centre, énigmatique — l'emplacement de tous les meurtres —; s'agit-il d'une reconstitution policière?

La tension monte... Au huitième temps de 5 minutes (quarante minutes se sont donc écoulées), un coup de feu résonne: le voyageur a sorti une arme et voulant atteindre la serveuse blanche abat la serveuse rose qui tombe, s'écroule, alors que tout s'immobilise, se glace, même la bande sonore s'arrête, le noir se fait. Silence interminable où (hasard) on n'entend que le robinet qui continue de couler...

Puis, sur une sirène, un policier entre, lampe de poche à la main, constate le meurtre, en 3 positions (séquence 3, **Meurtres**, à venir) et finit par tirer le cadavre dans la cuisine. Alors tout va



Photos Richard Lalonde

très vite: le bruit du restaurant reprend, les serveuses tentent de tout remettre en ordre et font sortir les spectateurs.

La serveuse blanche de dos lave la flaque de sang rouge sur le plancher...

... mais un second acteur/actrice a pris la relève, l'incarne.

Il en sera ainsi pendant 7 heures (les 9 heures de la conception originale ayant été matériellement impossible) où tous les intervenants seront tour à tour: Tarzan, l'Actrice, le Voyageur, le policier, les serveuses sans distinction de sexe...

La même séquence sera reprise, immuable dans sa structure dont pourtant les actions pourront s'étendre ou se rétrécir, gagner des connotations imprévues... la séquence se terminant toujours par le meurtre d'un des personnages par un autre, tour à tour: meurtre, suicide, double meurtre, meurtre raté, etc.

De même la flaque de sang, d'abord réaliste, passera par toutes les variantes fictives: rouge, mauve, bleu, vert, jaune serin... pour revenir à rouge dans le sens inverse. Les reprises évolueront du plus banal, hyperréaliste (néons, actions banales...) jusqu'au plus fantastique, tout en demeurant réaliste: geste accrochés, répétitifs, surgissement de l'inconscient... éclairage localisé et coloré de théâtre...

Le tout clôturé à 4 heures du matin, dans le restaurant clos, par la reprise de la scène du début, chaque intervenant dans son rôle de base avec les traces du passage des autres personnages, alors que la serveuse blanche accouchera/avortera d'elle-même: l'acteur, son fils, moi, dans une décharge de cubes de glace colorée... que les autres personnages reviennent phantasmatiques: les serveuses rose et bleu en jumelles avec un cache-bouche médical qui brandissent des armes, Tarzan et l'actrice font l'amour sur le comptoir, le voyageur est le médecin de famille qui brandit une seringue alors que le policier braque sa lampe de poche sur la scène... le tout perçu à travers la vitrine.



Image familiale, parentale, triangle (père-mère-fils/le) bloqué dans un terrain mesuré, un quadrillage: un salon aux 9 objets noirs et blancs (surtout blanc encadré de noir) dont seul émerge (objet 1) le divan rose. Tout sera triangulaire, raide, rectiligne... pour la destruction lente de cette image de **mémoire**, lourde en nous pour la plupart... située volontairement dans un club (le **Zoobar**), lieu de nos défoulements corporels où cette image revenait obsédante, présente, alors que les spectateurs dansaient, buvaient, parlaient... Reprise par trois fois, avec encore une fois changement de rôle (l'homme, la femme, l'enfant) jusqu'à destruction lente de l'image: corps plâtrés du début, mécanismes corporels, sonneries-pulsions déclenchées par les intervenants, entre un tourne-disque(2) pour musique sociale (valse...), un ventilateur(3), cadre(4) à l'image changeante d'un exotisme facile, store vénitien(5), projecteur(6) projetant un film aux carrés noirs et blancs éclairant, découpant l'image, vêtements(7) plastifiés jusqu'aux minuties des sous-vêtements, 3 valises énigmatiques(8), table basse(9) chargée de nourriture colorée, à la fois nourriture artificielle et couleur: pop corn jaune, réglisse verte, fraises... liqueurs et cigarettes...

À la fin le «fils» détruit l'image ou la renvoie à son statut d'image, en colorant les objets et les membres des acteurs déjà numérotés, en répartissant des nombres sur les objets, autant à une jouissance qu'à un décodage, une analyse qui se transformera par 8 fois encore, jusqu'à l'émergence du **SPLENDIDE HÔTEL** final, dans 3 ans, somme (+) et multiplication(×) des séquences/objets/images.

L'importance du X (inconnu, multiplication, croisement...) dans cette recherche graphique, cinématographique, scripturale, sonore, scénographique, sculpturale, picturale, vidéographique, performative.

+ 0 = 10 ou X

Cette étrange mathématique où 9 = X



TOUT PROGRAMMER POUR PROVOQUER L'ÉMERGENCE DE L'INCONNU.

À venir: 2. JUNGLES 3. MEURTRES 4. GLACES 5. LE PORNOGRAPHE BRÛLE 6. TRANSLUCIDE OU LUNA HOLLYWOOD 7. SPLENDIDE HÔTEL 8. DÉCOMPOSITION 9. SCEN O GRAPHIE

De cette séquence originelle sortiront les épisodes à venir, 9 temps d'une vie, d'une autobiographie fictive, valable pour tout le monde, présentée dans 9 lieux différents, jouant de 9 médiums, 9 teintes, 9 thématiques... Aussi 9 variantes d'une même image, d'une même scène/séquence: FIN; puisque avec **GÉNÉRIQUE** (séquence 0.) nous étions toujours hors du **Splendide Hôtel**, hors du Sujet analysé, hors du sujet de connais-sens et de joui-sens.

«Et le Splendide Hôtel fût bâti dans un chaos de glace et de nuit du pôle.»

Rimbaud.

Pierre A. Larocque.